

La colonisation

Le Révolté, n° 16,
du 28 septembre au 11 octobre 1884

Jean Grave

Une des variétés du patriotisme – brigandage et vol à main armée, à l'usage des dirigeants – est la colonisation. Un particulier pénètre chez son voisin ; il brise tout ce qui lui tombe sous la main, fait main basse sur ce qu'il trouve à sa convenance, c'est un criminel ; la « société » le condamnera. Mais qu'un gouvernement quelconque se trouve dans une situation intérieure où un dérivatif extérieur est devenu nécessaire, qu'il soit encombré chez lui de bras inoccupés, dont il ne sait comment se débarrasser, de produits qu'il ne sait comment écouler, que ce gouvernement aille porter la guerre chez des populations lointaines, qu'il soit trop faibles pour pouvoir lui résister, il s'empare de leur pays, les soumet à tout un système d'exploitation, leur impose ses produits, les massacre si elles tentent de se soustraire à l'exploitation qu'il fait peser sur elles, oh ! alors, ceci est moral ! Du moment que l'on opère en grand, cela mérite l'approbation des honnêtes gens, cela ne s'appelle plus vol ni assassinat ; il y a un mot honnête pour couvrir les malhonnêtes choses que la société commet, on appelle cela « civiliser » les populations arriérées !

Et que l'on ne crie pas à l'exagération ! Un peuple n'est réputé colonisateur que quand il a su tirer, d'une contrée, le maximum des produits qu'elle peut rendre. Ainsi, l'Angleterre est un pays colonisateur, parce qu'elle sait faire rendre à ses colonies le bien-être pour ceux qu'elle y envoie, elle sait faire rentrer dans ses coffres les impôts qu'elle leur impose. Par exemple, les Indes, ceux qu'elle y envoie font des fortunes colossales ; le pays, il est vrai, est bien ravagé de temps à autre par des famines épouvantables, qui déciment des centaines de milliers d'hommes : qu'importent ces détails ? Ce sont les bienfaits de la civilisation qui se font sentir.

En France, c'est autre chose, on n'est pas colonisateur. Oh ! rassurez-vous, cela ne veut pas dire que l'on soit moins brigand, que les populations conquises soient moins exploitées, non ; seulement, on est moins pratique. Au lieu d'étudier les populations que l'on conquiert, on les livre aux aménités du sabre, on les soumet au régime de la « Mère Patrie » ; si les populations ne peuvent s'y plier, tant pis pour elles, elles disparaîtront petit à petit, sous l'action débiliteuse d'une administration à laquelle elles n'étaient pas habituées. Qu'importe ? Si elles se révoltent, on leur fera la chasse, on les traquera comme des fauves, le pillage sera alors non seulement toléré, mais commandé ; cela s'appellera une razzia. La bête féroce que l'on élève et entretient sous le nom de soldat est lâchée sur des populations inoffensives, elles se verront livrées à tous les excès qui pourront passer par le cerveau de ces brutes : on viole les femmes, on égorge les enfants, des villages entiers sont livrés aux flammes, des populations entières sont chassées dans la plaine où elles sont abandonnées sans abri, sans ressources, où elles périront fatalement de misère. Ce n'est rien que cela, laissez passer, c'est une nation policée, qui porte la civilisation chez des sauvages !

Certes, tout ceci, si l'on veut examiner à fond ce qui se passe tous les jours autour de nous, n'a rien d'illogique ni d'anormal ; c'est bien le fait de l'organisation actuelle ; rien d'étonnant à ce que ces hauts faits d'armes obtiennent l'assentiment et les applaudissements du monde bourgeois. [...] Mais ce qui nous étonne, ce qui nous écoëure, c'est qu'il y ait encore des travailleurs à approuver ces faits, qui n'éprouvent aucun remords à prêter la main à ces brigandages et n'aient pas compris cette injustice flagrante qu'il y a à aller massacrer des populations chez elles, pour les plier à un genre de vie qui n'est pas le leur. Oh ! nous savons les réponses

toutes faites qu'on leur a soufflées : [...] « Ils se sont révoltés, ils ont tué des nôtres. » Eh bien ! après ? Qu'allait-on chercher chez eux ? Que ne les laissait-on tranquilles ? Est-ce qu'ils sont venus nous demander quelque chose ? On a voulu leur imposer des lois qu'ils ne veulent pas accepter, ils se révoltent, ils font bien, tant pis pour ceux qui périssent dans la lutte, ils n'avaient qu'à ne pas prêter la main à ces infamies. « Ce sont des sauvages, il faut les civiliser. » Que l'on prenne l'histoire des conquêtes et que l'on nous dise après quels sont les plus sauvages, des sauvages proprement dits ou des « civilisés » ? Quels sont ceux qui auraient plus le mérite d'être civilisés, des conquérants ou des populations inoffensives qui, la plupart du temps, ont accueilli les envahisseurs à bras ouverts et, pour prix de leurs avances, en ont été torturées et décimées ? Prenez les conquêtes de l'Amérique par l'Espagne, des Indes par l'Angleterre, de l'Afrique par la France, et venez, après, nous vanter la civilisation ! [...]

Nous avons pour notre part – ayant passé quelque temps dans l'infanterie de marine française – entendu raconter une foule de scènes qui prouvent que le soldat qui arrive dans un pays conquis s'y considère, par le fait, comme un maître ; pour lui, les populations sont des bêtes de somme qu'il peut faire mouvoir à son gré, encouragé en cela par les officiers qui prêchent d'exemple, par l'administration qui lui met trique en main pour surveiller les indigènes qu'elle emploie à ses travaux. Que de faits répugnants vous sont racontés là, naïvement comme choses très naturelles, et, lorsque, par hasard, si l'indigène s'est révolté, a tué celui ou ceux qui l'opprimaient, vous dites qu'il a bien fait, il faut entendre les cris de stupeur qui accueillent votre réponse : Comment ? Mais puisque nous sommes les maîtres, puisque l'on nous commande, il faut bien nous faire obéir ; si on les laissait faire, ils se révolteraient. Après avoir dépensé tant d'argent et tant d'hommes, la France perdrait le pays, elle n'aurait plus de colonies !

Voilà où la discipline et l'abrutissement militaires amènent l'esprit des travailleurs ; ils subissent les mêmes injustices, les mêmes turpitudes qu'ils font peser sur les autres et ne savent plus comprendre l'ignominie de leur conduite, ils en viennent à servir, inconsciemment, d'instruments au despotisme, à se vanter de ce rôle, à ne plus en comprendre toute la bassesse et l'infamie.

Quant aux besoins du commerce, voilà bien le vrai motif : Messieurs les bourgeois s'étant embarrassés de produits qu'ils ne savent comment écouler, ils ne trouvent rien de mieux que d'aller déclarer la guerre à de pauvres diables incapables de se défendre pour imposer ces produits. [...] Voilà des populations qui avaient un autre genre de vie que nous, d'autres aptitudes, d'autres besoins ; au lieu d'étudier ces aptitudes et ces besoins, de chercher à les adapter à notre civilisation, graduellement, insensiblement, on a tout rompu, on a voulu les plier d'un coup ; non seulement elles ont été réfractaires, mais l'expérience leur a été fatale.

Que le rôle de l'homme soi-disant civilisé aurait pu être beau, s'il avait su le comprendre, et si lui-même n'avait été affligé de ces deux pestes : le gouvernement et le mercantilisme, deux plaies affreuses dont il devrait bien songer à se débarrasser avant de songer à civiliser les autres.

La civilisation des peuplades arriérées pourrait se poursuivre pacifiquement et amener à la civilisation des éléments nouveaux qui auraient pu, en s'y adaptant, la revivifier. Que l'on ne vienne pas nous parler de la duplicité et de la férocité des barbares ! Nous n'avons qu'à lire les récits de ces hommes, vraiment courageux, qui sont partis au milieu de populations inconnues, poussés par le seul idéal de la science et le désir de connaître. Ceux-là ont su se faire accepter des sauvages, ont su s'en faire des amis, ont pu passer chez eux sans en avoir rien à craindre ; la duplicité et la férocité ne sont venues que de ces misérables trafiquants qui se décorent faussement du nom de voyageurs car ils ne voient dans leurs voyages qu'une bonne affaire commerciale, et ont excité l'animosité de ces populations contre nous, en les trompant dans leurs échanges, en les massacrant quand ils pouvaient le faire impunément.

Allons, allons, philanthropes du commerce, civilisateurs du sabre, rengainez vos tirades sur les bienfaits de la civilisation. Ce que vous appelez colonisation a un nom parfaitement défini dans votre Code, lorsque ce n'est que le fait de quelques individualités obscures ; cela s'appelle : « pillage et assassinats en bandes armées ».

Jean Grave